

FERNANDES, MARTINE (2007)

*Les Écrivaines francophones en liberté. Farida Belghoul,  
Maryse Condé, Assia Djebar, Calixthe Beyala*

Paris, L'Harmattan  
290 pp.

Martine Fernandes est agrégée de lettres modernes et docteur ès lettres de l'Université de Paris IV-Sorbonne et de l'Université de Californie, Berkeley. Elle enseigne à l'université de South Florida, Saint Petersburg, aux Etats-Unis. Dans cet ouvrage l'auteure déplore un manque d'analyse stylistique des divers textes littéraires francophones postcoloniaux et pour combler ce vide épistémologique elle prône l'utilisation de la linguistique cognitive.

Dans un premier temps elle expose les raisons qui l'ont poussée à se pencher sur les sciences cognitives et définit les éléments qui lui serviront comme outils pour analyser ultérieurement quatre textes appartenant à quatre écrivaines originaires de différents espaces géographiques mais qui font partie du même espace littéraire: *les écritures francophones postcoloniales féminines* (10). L'exégèse qu'elle effectue rend compte de la remise en question qu'instaurent ces œuvres mettant en scène une prise de conscience qui traduit la "libération" du sujet postcolonial francophone, de même qu'elle intègre ces œuvres dans le champ littéraire même, c'est-à-dire qu'elle met en exergue le travail d'écriture de ces écrivaines.

L'approche cognitive du texte francophone allie l'analyse de la forme à celle de la culture et contribue à une reconnaissance de ces œuvres comme des productions culturelles et esthétiques complexes. Cette perspective permet de définir linguistiquement le concept d'hybridité, de décrire les manifestations textuelles de cette hybridité ainsi qu'à réfléchir sur l'évolution esthétique de chaque écrivaine.

Selon la science cognitive la pensée est "incorporée" par des schémas- images. A la base de la raison se trouve la catégorisation. Une catégorie se construit à partir de modèles cognitifs idéalisés. Ces modèles cognitifs sont des constructions de l'esprit fondées sur notre expérience, ce sont des références imaginaires. Chaque catégorie implique une référence à un cadre de connaissance spécifique et unifié ou une schématisation cohérente de l'expérience. La pensée est en grande

partie “inconsciente”, nous comprenons automatiquement et inconsciemment ce que nous expérimentons, et les concepts abstraits sont largement métaphoriques; ce qui nous amène à concevoir l’imagination comme un élément essentiel de la raison et par là à comprendre le rôle de la littérature dans la formation et le changement des esprits à travers l’opération d’intégration conceptuelle. Cette dernière est le produit d’une combinatoire conceptuelle effectuée dans un espace de mélange à travers différentes techniques: d’achèvement, de composition et d’élaboration; techniques issues de l’imagination, qui vont donner comme résultat un espace intégrant, une structure émergente avec de nouvelles propriétés. La métaphore est l’outil rhétorique pour l’analyse textuelle, elle est le lieu de transit pour comprendre les composantes culturelles locales, la matrice de l’exégèse se compose donc des diverses métaphores en combinatoire.

L’analyse stylistique est donc nécessaire non seulement pour mettre en valeur les effets textuels issus de l’hybridité même des textes, mais aussi pour jeter une lumière sur la remise en question de l’identité qui est au cœur de l’écriture. Les auteurs-femmes revendiquent le droit de choisir et d’intégrer ce qu’elles veulent, elles écrivent des personnages en quête de liberté et de bonheur et de ce fait elles décrivent de nouvelles configurations de soi dans leurs romans, représentant la remise en question de l’identité et des concepts dominants. Ces œuvres mettent en scène une prise de conscience qui nécessite d’une analyse cognitive pour être mise en valeur, analyse cognitive traduite par l’analyse textuelle. Martine Fernandes analyse de cette façon quatre textes d’auteurs différentes, *Georgette!* de Farida Belghoul, *En attendant le bonheur* de Maryse Condé, *L’amour, La fantasia* d’Assia Djebar et *Tu t’appelleras Tanga* de Calixthe Beyala.

La deuxième partie est consacrée à l’analyse de *Georgette!* roman d’apprentissage qui dénonce les concepts identitaires contradictoires auxquels le sujet beur est confronté à travers le monologue intérieur d’une petite fille anonyme, sujet beur féminin pour qui le bonheur n’est pas possible. Ce texte met en scène un conflit identitaire dont la construction prend comme point central le cadre cognitif de la guerre coloniale. L’intégration conceptuelle se fait au niveau de l’espace mental colonial et postcolonial. Le père élabore la métaphore de l’identité comme route dont lui serait le guide à l’instar d’Allah pour l’homme musulman; dans cet état des choses, l’assimilation culturelle entraîne la

perte, l'égaré et donc la mort. Cette assimilation est perçue par le protagoniste comme une digestion où la maîtresse serait un ogre qui la dévorerait. La petite élabore donc des stratégies pour échapper à cette mort sûre: l'imitation ironique des autres, à mettre en relation avec la notion de *camouflage* de H. Bhabha; la figure de l'Indien, etc. Le roman dénonce la survivance de mythes identitaires nuisibles à la société française, tout comme celui de Maryse Condé, *En attendant le bonheur*. Ce dernier intègre différents espaces géographiques et temporels. Le méta-commentaire dont se charge le texte permet, aux yeux de notre chercheuse, la représentation textuelle d'une identité postcoloniale hybride, l'autodialogisme figure la division intérieure du sujet entre le sujet et le moi, il représente la conscience multiple qui caractérise le sujet noir postcolonial. Le discours montre donc sa prégnance de modèles cognitifs coloniaux et la difficulté du sujet à distinguer la réalité de la fiction. L'immobilisme ou l'éternelle remise en question est un moyen détourné pour accéder à la réalité, qui sera conquise finalement par l'acceptation du français et de soi, la "cure" psychanalytique est assumée par l'expression directe, libre de méta-commentaires. L'écriture djébarienne, suivante objet d'analyse, instaure aussi une libération où le roman est l'espace féminin de liberté. Dans un système notionnel de dynamique des forces, les forces antagonistes (françaises et masculines, psychologiques et sociales) représentent des obstacles au mouvement (la marche étant une conquête de l'espace et de soi) qu'il faut retirer pour se libérer. L'écriture est un espace de circulation à l'instar du hammam, qui permet la circulation des corps nus et de la parole, et de la vie, qui est un voyage dont le bonheur est le but. De même, Calixthe Beyala met en scène une quête du bonheur féminin, pour elle le roman permet la revalorisation de la femme et de l'expérience féminine. Elle revendique l'écriture comme étant une création artistique, qui permet, selon notre critique, la création d'une africanité moderne par la subversion des métaphores cognitives identitaires sur la femme. Les femmes sont présentées comme les moteurs de la modernité. La cause de l'immobilisme féminin, représentée par la boue, n'est autre que l'homme et ses catégorisations abusives de la femme. La libération de la femme ne peut s'atteindre qu'à travers la libération cognitive qu'elle présente déjà dans ses écrits. Ce nouveau système métaphorique substitut la vision horizontale de la vie de la femme (la route tracée) à une vision verticale ("l'ascension" ontologique liée à la prise de conscience de soi). L'amour

de l'autre doit se substituer par l'amour de soi, le progrès de la femme lui donne l'accès à la raison et à la liberté de choisir dans une ascension dont le but est soi-même et le bonheur.

L'approche prônée permet de mettre en évidence le rôle de l'imagination comme facteur de changement et de l'éducation comme génératrice d'outils pour imaginer d'autres conceptions de soi-même. L'écriture se double d'autoanalyse, elle facilite la réappropriation de la catégorisation, de l'expression de la subjectivité, à travers elle de nouveaux concepts, modes de pensée et de vie sont inventés. Ce point de vue nous amène à dévoiler le fait que la littérature agit directement sur la vie, la réalité et les comportements.

NATHALIE NARVÁEZ